



PARCOURS NOUVELLE TERRE

THEME 3 : devenir méditant militant.

Fiche documentaire amont

La meilleure résolution pour 2022

Que disent nos résolutions de nous-mêmes, ces résolutions si difficiles à tenir ? Pour la philosophe Jeanne Larghero, ces vœux pour l'année nouvelle sans cesse répétés disent que la foi dans la grâce du présent est chevillée au corps de l'humanité.

Une nouvelle année se profile, et avec elle le catalogue des bonnes résolutions.

Nos vœux de bonheur n'ont rien de niais, ni de naïf. Parce qu'ils ne parlent pas de ce que sera l'avenir, ils parlent de nous. Ce n'est pas l'an qui est nouveau, puisqu'il n'existe pas encore Seule la journée présente nous est donnée, seul le moment qui passe est bon à prendre. L'année qui vient n'est pas là. En revanche, nous qui sommes bien là, toujours prêts à cueillir le moment qui vient, nous sommes perpétuellement neufs. Toujours neufs dans un présent nouveau. Nos résolutions nous disent : « Oublie les défaites passées, ou du moins lâche-les. Souviens-toi que tu es libre et que tu aimes le bonheur. Et sois présent à ce qui t'arrive : quand tout est possible. »

Nos résolutions disent aussi de nous ... que la foi tient l'humanité debout. Si nous reprenons ces résolutions, si nous nous adressons ces vœux, c'est que la foi nous habite : **le monde peut changer, pour peu que nous voulions, nous aussi, changer un peu**. La foi dans la grâce du présent est chevillée au corps de l'humanité.

Alors, quelle est LA résolution à prendre pour 2022 ? Que pouvons-nous nous souhaiter mutuellement de meilleur, avec la jeunesse de cœur que donne la foi ? Adressons une demande, celle d'un peuple en prière tourné vers Celui qui peut tout : « Donne à chacun la claire vision de ce qu'il doit faire et la force de l'accomplir. » Cette oraison est bien mieux qu'une résolution. Elle nous invite à ne pas nous reposer sur nos propres forces. Elle nous invite à ne pas nous accrocher à notre détermination, souvent vacillante. Contentons-nous de recevoir ce que Dieu donne à ceux qui, tout simplement, en font la demande !

La claire vision de ce que nous devons faire et la force de l'accomplir. Et tout le reste suivra.



Les trois histoires racontées

par Joanna Macy, écophilosophe américaine.

Née en 1929 à Los Angeles, professeure dans plusieurs universités, auteure d'une douzaine d'ouvrages dont le dernier traduit en français « **l'espérance en mouvement** », Joanna Macy est considérée comme une pionnière inspirante et visionnaire, formée à l'approche systémique auprès de Gregory Bateson et imprégnée d'enseignement du bouddhisme suite à une retraite dans l'Himalaya. Nourrie par plus de 50 ans de militantisme, elle incarne cette approche pluridisciplinaire et ouverte amplifiée par un engagement citoyen pour la paix et l'écologie. Elle aime à replacer l'enjeu de la crise écologique mondiale à travers trois histoires.

Première histoire : « **on fait comme d'habitude,** » comme si de rien n'était. C'est l'histoire racontée par la plupart des gouvernements et dirigeants politiques. De leur point de vue, l'économie doit et va continuer de croître. Même s'il y a des périodes de récession, elles sont provisoires. Et bien sûr, pour soutenir ce mythe de la croissance continue sans limite, il faut encourager la consommation de biens en tout genre. Et puis les problèmes de pays « lointains » touchés par des climats de plus en plus insalubres, par des catastrophes naturelles plus fréquentes (inondations, cyclones...) ne nous concernent pas. Continuons notre vie de consommateur comme nos parents. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter car la science et les technologies trouveront des solutions. Et la nature est avant tout une matière première à exploiter pour les besoins de l'homme.

Deuxième histoire, « la grande désintégration » : Elle est fondée sur la prise de conscience que les ressources de la terre s'épuisent réellement, que le réchauffement climatique s'amplifie comme le signalent régulièrement les scientifiques du GIEC (Groupe Intergouvernemental des Experts du Climat). De nombreuses espèces sont en voie d'extinction. Et l'écart entre les plus riches et les plus pauvres continue de se creuser. Plus de 900 millions de personnes vivent en dessous du seuil de pauvreté alors que 20% de la population mondiale se partage les $\frac{3}{4}$ des revenus au niveau de la planète. Et nous nous attendons dans un avenir incertain (dans 10, 20 ans, 30 ans ?) à une catastrophe planétaire, voire à une fin de civilisation comme le suggère l'école de la collapsologie incarnée notamment par le sociologue Pablo Servigne.



L'histoire « On fait comme d'habitude » et l'histoire « La grande désintégration » nous servent deux réalités qui cohabitent dans le même espace-temps. Chacun de nous peut passer sa journée en mode « on fait comme d'habitude » et ainsi planifier son avenir, sa retraite comme si tout allait continuer comme avant. Et le soir, relancé par certaines émissions dans les médias, des lectures, chacun peut se sentir rejoint dans le scénario du pire, de la catastrophe annoncée...

Ces deux histoires n'ont rien d'enthousiasmant entre déni de la réalité et émotion paralysée par l'idée d'une récession sans précédent ou encore d'une catastrophe.

Enfin, face à ces deux histoires, Joanna Macy propose un troisième scénario qu'elle nomme « **le**

changement de cap » ou encore l'espérance en mouvement. Il est constitué d'hommes et de femmes qui s'engagent sur un plan personnel et collectif pour une transition vers une civilisation qui soutient la vie au lieu de la détruire. Concrètement, elle a notamment élaboré un processus de formation sous forme d'atelier « the work that connect » traduit par



« le travail qui relie » diffusé sur tous les continents depuis près de 40 ans et invitant par étape les participants à « travailler » sur eux pour nourrir un autre regard intérieur sur la nature, leur rapport avec la Terre et ainsi réfléchir en pleine conscience à un choix d'engagement fondé sur cette expérience de connexion profonde à la toile de la vie.

Et si la planète était un village de 1000 personnes...

200 personnes reçoivent 75 % des revenus et les 200 plus pauvres n'ont que 2% de ces revenus.

Un habitant sur 3 n'a pas accès à l'eau potable. Parmi les 670 adultes, la moitié est analphabète. Trois décès par an résultent d'un manque d'eau et de nourriture.

Pourrions-nous vraiment imaginer un village acceptant un tel écart d'injustice sociale, de décalage exorbitant entre riches et pauvres ?

Article écrit par Michel BERNARD

en référence à l'ouvrage de Joanna Macy et Chris Johnstone

« L'espérance en mouvement », Labor et Fides.2018



Le·la méditant·e-militant·e : une autre manière de s'engager

Michel Maxime Egger

On peut définir la spiritualité et l'écospiritualité pour la transition comme un art de la reliance : reliance à soi, à l'autre – humain et autre qu'humain –, à la terre et au mystère sacré de ce qui nous dépasse et est la source même du vivant.

Cet art de la reliance, qui suppose un changement de regard, nourrit ce que l'on peut appeler des « vertus écologiques ». Par vertu, nous entendons non pas la conformité à une loi morale, mais un mode d'être, une qualité d'âme, une attitude intérieure à éveiller et cultiver pour habiter authentiquement et poétiquement la terre comme notre propre maison. Parmi ces vertus, on peut mentionner la gratitude, l'émerveillement, le respect, la compassion, l'humilité et la responsabilité.

Nous touchons là au cœur de la transition intérieure, dont l'un des défis est l'articulation entre transformation de soi et transformation du monde. Comme le dit Satish Kumar dans la perspective de son maître Gandhi, il ne s'agit pas seulement de marcher pour le changement, mais d'être soi-même le changement en marche. Autrement dit, si rien ne change au-dedans de l'être humain et des collectifs, rien ne sera jamais vraiment changé au-dehors.

En ce sens, l'une des clés de l'engagement est la manière de s'engager, qui est aussi importante que ce pour quoi l'on s'engage. On peut ici mentionner plusieurs attitudes intérieures qui définissent ce que l'on peut appeler le « méditant-militant » ou la « méditante-militante » comme figure de l'être en transition, engagée avec « dégageant » dans le changement de cap.

Première attitude : le non agir. À l'agir du petit moi volontariste, la personne méditante-militante substitue le « non-agir », au sens taoïste du terme. Il ne s'agit pas, bien sûr, de ne rien faire. La question est de savoir qui est aux commandes quand j'agis. Est-ce que c'est l'ego, aut centré et autosuffisant, avec sa volonté de puissance, son besoin de reconnaissance et de pouvoir, son désir de s'affirmer, d'imposer son vouloir et ses idées ? Ou bien est-ce une autre énergie, plus grande que moi : la force de la terre ou du divin qui agit à travers moi à partir du moment où je m'y rends présent·e, où je m'y ouvre, où je lâche prise pour laisser place à ce qui vient et ne cesse de s'engendrer.

Deuxième attitude : l'humilité. La racine étymologique de ce mot est la même que celle de l'humain : l'humus, la terre dont nous sommes tirés, qui nous porte et à laquelle nous retournerons. L'humilité nous invite à prendre conscience de notre finitude, à reconnaître et accepter nos limites. La personne méditante-militante, en ce sens, se méfie du militantisme sacrificiel et de sa prétention implicite à détenir la vérité et à sauver le monde. Elle agit dans la conscience modeste du sens et de la fragilité de son engagement. Elle ose poser des limites et elle apprend à dire non pour prendre soin de soi.

Troisième attitude : l'intention juste. « L'arbre est déjà contenu dans la semence », disait Gandhi. Autrement dit, la qualité véritable de notre action dépend de nos motivations



profondes, de l'orientation de nos désirs et de l'authenticité de nos intentions. Non pas celles que l'on expose dans les belles histoires que l'on se raconte si souvent à soi-même et aux autres, mais celles – parfois inconscientes – qui se trouvent au fond de notre cœur. Les découvrir suppose un travail de discernement et de connaissance de soi. Une nécessité pour que, faute d'avoir été amenées à la conscience et transformées, elles n'empoisonnent pas nos relations et nos manières d'agir.

Quatrième attitude : la fécondité. À l'efficacité, définie par des critères rationnels à plus ou moins court terme, la personne méditante-militante préfère la fécondité, qui porte des fruits parfois invisibles et à long terme. Là où l'efficacité peut conduire à forcer le cours des choses en fonction d'un programme et d'un résultat mesurable, la fécondité impose de s'insérer dans un processus de transformation. Ce n'est pas en tirant sur sa tige que l'on fait pousser une plante, mais en préparant la terre, en semant une graine, en arrosant le plant, en sarclant à son pied, dans l'attente patiente qu'il porte ses fruits et que quelque chose émerge. L'émergence est un concept libérateur, car elle inscrit notre effort dans la durée, elle fait du temps un allié plutôt qu'un adversaire.

Cinquième attitude : le détachement. Dans la dynamique de la fécondité, le travail s'accomplit dans la profondeur, mais aussi la conscience de l'incertitude des résultats. Ces derniers ne nous appartiennent pas. C'est l'enseignement central de la Bhagavad-Gita, que l'on retrouve sous des formes variées dans d'autres traditions spirituelles : l'action juste et vraie est don gratuit, offrande de soi, sans attente d'une rémunération ou d'une récompense. Elle suppose le détachement par rapport à ses résultats.

Ces attitudes et les vertus écologiques que nous avons évoquées offrent les critères du progrès humain authentique, qui ne se mesure plus dès lors en performances technologiques et en succès économiques, mais en degrés de conscience et d'amour. Elles constituent aussi de bons antidotes pour prévenir le burn out. Elles créent enfin les conditions pour transformer le fameux PFH-putain de facteur humain en « précieux facteur humain »